

JEAN-PIERRE CHABROL

UN HOMME DE TROP



nrf

Extrait de la publication



JEAN-PIERRE CHABROL

UN HOMME DE TROP

roman

nrf

GALLIMARD

UN HOMME DE TROP

JEAN-PIERRE CHABROL

Un homme de trop

nrf

GALLIMARD

***Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
© Editions Gallimard, 1958.***

A Noëlle

Les personnages et les faits dans ce livre sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels ne pourrait être que fortuite.

I

LUNDI 20 JUILLET 1943

Vingt-deux heures trente.

« ... dans les Cévennes, les maquisards ont réussi un nouvel exploit : par un audacieux coup de main sur la maison d'arrêt de Sarlande, ils ont libéré, la nuit dernière, douze patriotes condamnés à mort... »

La femme s'est arrêtée, la poêle d'une main, la paille de fer de l'autre. Le regard mort, Paulo et Thomas cherchent sur la denture lumineuse du poste de T.S.F. les traces de la phrase.

Thomas cambre les reins, ferme les yeux, relève le menton, fait trois pas de danse, frappant du talon et claquant des mains. Avec une bourrade :

« Allons quoi ! Un petit sourire, « camarade » ! Nous avons les honneurs de Radio-Londres ! Tu vois, tu vois, mon vieux ! Ils en parlent quand même ! N'est-ce pas ?

— Tu peux boucler le machin, maintenant, va...

— Non seulement ils marquent le coup mais encore ils arrondissent : « douze »... s'pas ? On va te chercher un peu de musique, histoire de fêter ça. Tiens, Paulo, oriente vers ici tes pavillons auriculaires... Tu connais ?

— Non.

— La *Cinquième*... la *Cinquième Symphonie*, de Ludwig van Beethoven. »

Le crissement de la paille de fer sur la poêle a repris. Thomas s'accoude sur le buffet, le nez contre le poste. Paulo traverse la cuisine, se plante devant la fenêtre. Paulo est grand, ses épaules sont larges, voûtées. Il enlève sa casquette à pleine main et s'en éponge le front. Ses cheveux crépus, au châtain clair mêlé de fils blancs, le coiffent d'un casque gris.

« M'est avis qu'on étouffe. On pourrait pas ouvrir un peu, des fois, madame ? »

— Je sais pas, moi... Si c'est plus Londres que vous prenez... »

Paulo tourne ses yeux gris, ses yeux bordés de rouge, ses yeux las, vers elle :

« Faut pas vous carciner, va... Il risque rien votre homme, il va revenir... »

Paulo froisse sa casquette dans sa main épaisse, rectangulaire, s'essuie la nuque et le cou. La femme s'en prend brutalement aux casseroles, pour souligner le caractère familial des bruits qui sortent d'une cuisine à onze heures de la nuit. La fenêtre ouverte, les persiennes ne laissent entrer qu'une haleine tiède. Après le sifflet d'un train, la ville retombe dans son silence gluant.

« Ecoute, Paulo ! Même si tu n'y connais rien, tu ne peux pas ne pas en être touché... Moi, ce mouvement me transporte ! Du Beethoven, quand on vient de sortir d'un coup pareil, s'pas... »

— On est loin d'en être sorti, Thomas. »

Une casserole tinte trop fort. Sur le poste trône

la photo jaune d'un groupe d'artilleurs moustachus posant autour d'un 155 T.R. Rimailho. Un cliché genre promotion scolaire. Pendant la guerre de Quatorze, des tâcherons de la photographie parcouraient donc les deuxièmes lignes... Paulo frémit des narines à la brève bouffée d'ail et de vinaigre. La femme recueille la sauce qui reste au fond du saladier vide. Paulo est lent, il est gris de bas en haut, gris poussière, tandis que Thomas, du haut en bas, est doré, d'or pâle, du bel or de rivière. Blond de ses longs cheveux broussailleux, aux mèches pour balayer le front, longues à effleurer les épais sourcils, à gêner les yeux d'un bleu limpide pour aller avec l'or blond des poils de la poitrine jaillis du col ouvert, doré encore par cette peau trop claire, parsemée de taches imperceptibles, comme un seigle mûrissant. Trapu, la poitrine ample et bruyante, Thomas, rayonnant, bouillonnant, est à l'or ce que le mercure est à l'argent. Sa chemise kaki à épaulettes, les pantalons de cheval, les vieux leggings, le ceinturon avec baudrier lui donnent une apparence paramilitaire. Il a vingt-sept ans. Paulo, cinq ans de plus, porte un costume civil d'un gris douteux.

« Chut ! » souffle la femme.

Entre l'artilleur de Quatorze, les moustaches en moins, deux guerres de plus.

« Marthe, fais du café, pas de l'orge, du bon. Ils en auront besoin.

— Alors ?

— Pas fameux. Les Chleuhs sont furibards. Raflés sur rafles... patrouilles partout, toutes les sorties de la ville sont barrées.

— Ouais. Ça marque mal, murmure Paulo, on est fait comme des rats. Tu as vu les copains ?

— Oui. Ils m'ont chargé de vous féliciter...

— Tu sais qu'on a parlé de nous, à Londres... commence gaiement Thomas.

— Ça nous fait une belle jambe, coupe Paulo. Assez de brosse à reluire. Qu'est-ce qu'ils ont dit, encore, les copains ?

— Qu'il vous fallait quitter la ville cette nuit.

— Cette nuit ? Tailler la route...

— Oui.

— Fil dé pute ! »

Paulo fourrage dans sa toison grise. Par un mouvement combiné des dents et des lèvres, Thomas amène le fourneau de sa pipe à chatouiller l'arrondi de son nez. Marthe dispose trois tasses.

« Il en faudrait peut-être une quatrième : Jean va remonter. Il est descendu à l'entrepôt voir les hommes.

— Qu'est-ce qu'il est, chez vous, au maquis, ce Jean ?

— Pourquoi ?

— Je sais pas... il me fait un drôle d'effet !

— Dieu sait pourtant qu'il ne l'est pas, drôle ! s'esclaffe Thomas. Il chantonne « Son œil noir te « regard', c'est que la Mort t'attend, la Mort « t'attend, la Mort t'at-at-attend ! »

— C'est le C.E., précise Paulo.

— C'est vrai que, dans la montagne, vous êtes organisés sur le modèle des partisans soviétiques ?

— Exact. Trente hommes par camp, pas plus, pour la sécurité. Trois groupes, de huit maquisards dont un chef de groupe et, à la tête, ce que

nous appelons le « triangle de base » : le chef de camp, Paulo, ici présent, le C.E., « commissaire aux effectifs », commissaire politique, pour parler clair, c'est Jean, le petit, brun, qui t'intimide, et enfin le C.T., « commissaire technique », ton serviteur, chargé des questions bassement matérielles : vivres, munitions... voilà l'état-major du camp, la Sainte Trinité, le Père — Thomas désigne Paulo — le Fils — il se frappe la poitrine puis, bras en croix, la tête sur l'épaule, prend la position du martyr — et le Saint-Esprit !... Thomas montre la porte de l'escalier qui descend à l'entrepôt, ferme les yeux, pose l'index sur les lèvres.

— Et les copains, ils proposent quelque chose, pour te dire qu'on se tire de là ?

— Ils ont des idées.

— J'aimerais mieux une mitrailleuse.

— Là, Paulo, idéologiquement parlant, tu as tort. On va loin, avec des idées, s'pas ? Expose-nous les idées des copains, camarade.

— Y a qu'à attendre Jean. On verra la chose avec lui.

— D'ac, Paulo. Je retourne à ma *Cinquième*, moi... »

*

Jean est un jeune homme malingre au teint jaune. Ses cheveux noirs tirés en arrière laissent une pointe avancée sur le front trop grand.

« Ça va, en bas, les gars ? (Paulo prononce le r.)

— Enfin... Il faut comprendre les camarades. Ça va faire vingt-quatre heures qu'ils sont couchés

dans les camions, sans bouger, sans parler. Ils languissent de sortir de cet entrepôt.

— On sort cette nuit : le camarade a vu les copains.

— Bien. Thomas ! Voudrais-tu lâcher un peu cette radio et venir t'asseoir avec les autres ? On va discuter. Quel est ton nom, camarade ?

— Rouméjon.

— Je ne te demande pas ton vrai nom, que je n'ai absolument pas à savoir, mais ton nom de guerre.

— Charlot.

— Je m'explique : je t'ai demandé ton nom pour savoir à qui nous avons affaire, pour établir les responsabilités, s'il est nécessaire, Charlot !

— Ben vous, alors... »

Dans la pièce voisine, la machine à coudre rugit.

Jean fronce ses sourcils. Ils sont touffus, inégaux, et se rejoignent au-dessus du nez busqué. Ses yeux ombragés luisent d'une lumière noire.

« Bien. Alors tu as fait la liaison avec les responsables de la ville ? »

Il relève un sourcil interrogateur. L'œil droit, dégagé, monte en intensité.

« Ben voilà, ils disent qu'il faudrait que vous partiez cette nuit.

— Pourquoi ?

— Les Allemands sont persuadés que vous n'avez pas pu encore quitter la ville. Ils la fouillent systématiquement, quartier par quartier. Demain matin, ils feront cette rue. L'entrepôt sera un des premiers visités.

— Bien. Alors, pratiquement ?

— La ville est cernée, les rafles, les patrouilles...
— J'entends bien, mais : pratiquement ?
— Il y aurait un petit chemin, dans l'olivette, derrière les jardins ouvriers. Il semblerait que les Allemands n'y ont pas pensé...

— Thomas, tu as la carte ?

— Voilà.

— Et pour la chose des groupes de protection ?
intervient Paulo.

— Les copains les ont vus. Ils ont dit : « Nous, « on a fait ce qu'on a dit, on a aidé à l'attaque de « la prison, maintenant, démerdez-vous tout seuls, « ça ne nous regarde plus. Les prisonniers, après « tout, ce sont des vôtres. »

— Et voilà ! explose Thomas. Ils se dépêchent d'envoyer la nouvelle à Londres et puis, une fois que c'est annoncé, ils nous laissent nous dépatouiller tout seuls !

— Ils l'ont annoncé ?

— Et comment ! Glorieusement ! Ils nous en donnent même un de plus !

— « Un de plus » ! Explique-toi, Thomas.

— Oui. Ils ont dit que nous en avons libéré douze.

— Tu entends, Paulo ?

— Commence pas à m'embrouiller, Jean ! Je calcule qu'il y aurait peut-être bien un biais en passant le faubourg en deux fois...

— Ecoute, Paulo !

— Ouais.

— Enfin... si c'était vrai ? Si on en avait libéré douze au lieu de onze ? Si on en avait sorti un de trop ?

— Allons bon ! Tu vas m'énervier avec cette histoire, maintenant, comme si on n'avait pas autre chose à s'occuper ! C'est pas possible.

— Pourquoi pas ? Il y a eu du désordre dans le couloir. On a ouvert plusieurs portes de cellules vides, ou qu'on croyait vides... puis la bousculade... on s'est pas compté en remontant dans les camions... chut ! »

Les talons ferrés d'une patrouille, un sifflement las, le claquement de la crosse contre la boîte du masque à gaz, une toux de fumeur, un bruit liquide avec le sifflement las, le pisseur rejoint la patrouille en trois cliquetis de talons, le sifflet se dilue dans la nuit de glu.

« ... vous venez d'entendre la *Cinquième Symphonie*, de Ludwig van Beethoven, dans le cadre des concerts publics donnés au théâtre des Champs-Élysées. Au pupitre, le maître... »

« Où vas-tu, Jean ?

— A l'entrepôt. »

*

L'entrepôt. Entre les camions et la rue : le portail à claire-voie. Les libérés sont dans une camionnette qui prendra une autre direction à la sortie de la ville. Jean promène le jet de sa lampe de poche sur les visages endormis. Il compte : douze. Il recompte : douze. Les visages sont contusionnés, tous, sauf un. Le jet lumineux s'arrête sur lui : crâne rasé, larges oreilles décollées, l'homme dort la bouche entrouverte. Deux crocs noirs dépassent de sa lèvre inférieure. Une pomme d'Adam poin-

tue va et vient doucement. Des filets de rides, autour des paupières, frémissent. Jean éteint.

Le libéré le plus près de Jean se soulève sur les coudes et murmure : « Qu'est-ce que c'est ?

— Je suis un des responsables. Tu peux venir une minute ?

— Donne-moi la main.

— Là... Bien... Qui es-tu ?

— Hubert Ginou.

— Hubert ! »

Le jet de lumière frappe à bout portant le visage torturé.

« Hubert ! Je ne t'aurais jamais reconnu ! Regarde ! »

Jean s'éclaire la figure.

« René Hourvieux... Tu t'occupais des jeunes, avant... »

Le jet de lumière zigzague dans le poutrage : Jean et Ginou s'étreignent.

« René...

— Hubert, maintenant on m'appelle Jean. Je suis le « politique » du camp 3. Tu connais les copains libérés avec toi ?

— Plus ou moins... »

Jean soutient Ginou jusqu'au marchepied, éclaire le type :

« Et celui-là ?

— L'enchaîné ? Non.

— Comment ? Il était enchaîné ?

— Oui.

— C'était le seul ?

— Oui.

— Tu peux marcher, camarade ?

— Je vais essayer.

— C'est qu'il y a des escaliers...

— En m'appuyant sur toi ça ira. »

Dans un des camions, Jean souffle :

« Laporte ! Viens un peu ici... »

D'un bond silencieux, Laporte est devant lui :

« A tes ordres ! On part ?

— Bientôt. Ecoute : tu as repéré, parmi les camarades libérés, celui qui était enchaîné ?

— Oui. Ils devaient lui en vouloir à celui-là ! Menottes aux poignets, menottes aux chevilles... Heureusement qu'on a déniché une scie à métaux dans le coffre...

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien.

— Vous n'avez pas parlé ?

— Quelques mots à peine. Tu sais comment que ça se fait : « Alors, t'es content ? Tu vas être libre ? » A peine... même qu'on faisait attention à pas faire trop grincer la scie, rapport aux patrouilles qui passent sans arrêt dans la rue...

— Bien. Alors, écoute, Laporte ! Tu vas passer le commandement du premier groupe à ton adjoint, tu vas monter dans la camionnette et tu ne la quitteras plus jusqu'à nouvel ordre. Tiens l'œil sur le type !

— Le type aux menottes ?

— Oui. Ne le quitte pas des yeux. S'il veut partir, ou s'il veut crier, neutralise-le. N'hésite pas à l'abattre, au besoin, compris ? »

Le bon Laporte roule farouchement ses gros yeux :

« Vu, Jean ! »



nrf

HOMME DE TROP A213
970227 Ray: 101 Re



9 782070 213252
Prix: 31.30

Extrait de la publication